

Qu'est-ce que la littérature... franco-ontarienne ?

Lucie Hotte

Numéro 62, hiver 1995–1996

Littérature franco-ontarienne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

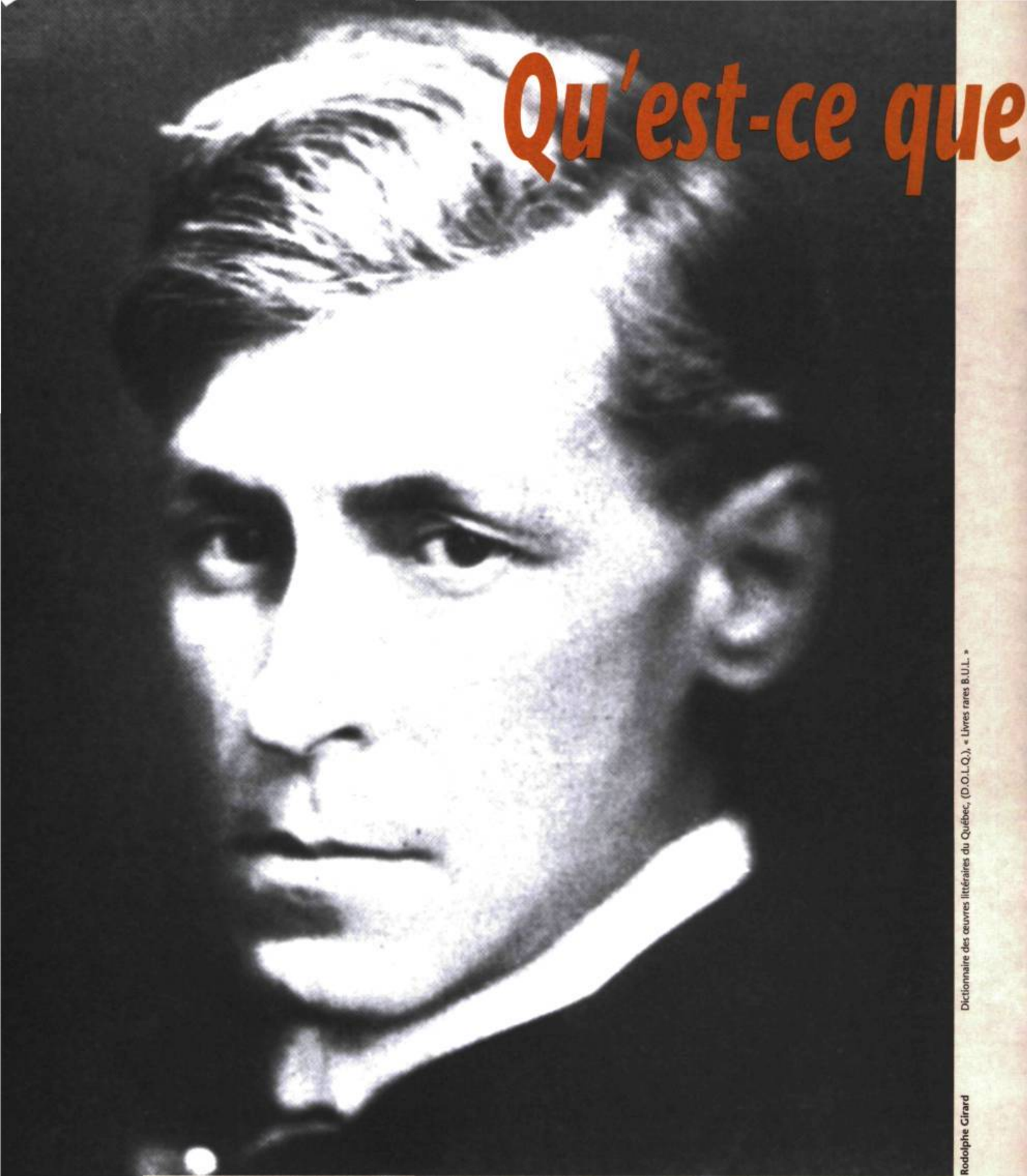
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hotte, L. (1995). Qu'est-ce que la littérature... franco-ontarienne ? *Nuit blanche*, (62), 42–45.

Qu'est-ce que



En 1989, Jacques Poirier écrivait : « La littérature franco-ontarienne n'existe donc pas. Pas encore. Peut-être n'existera-t-elle jamais. De toute façon, I don't give a damn ! » (*Atmosphères*, n° 2). Cette boutade, de la part d'un poète, d'un éditeur franco-ontarien, a de quoi étonner. Mais elle incite à s'interroger sur l'existence même de la littérature franco-ontarienne.

la littérature... franco-ontarienne ?

Par
Lucie Hotte

Jacques Roubaud affirmait dans « Quelques thèses sur la poétique » (*Change*, no 6) que « [...] la littérature est une condition d'existence du langage ; [...] la littérature d'une langue est une condition d'existence de cette langue. » Ira-t-il jusqu'à dire que la littérature d'un peuple (comme on disait autrefois) est une condition d'existence de ce peuple ? Quoi que puisse en penser le théoricien français, c'est à peu près ce que croyaient les membres de la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario (CANO*) lorsqu'ils se regroupèrent au début des années 70. L'avènement de la coopérative sur la scène

artistique marque un tournant dans l'histoire franco-ontarienne. Jusqu'à la Révolution tranquille du Québec autour de 1960, le francophone vivant en Ontario ne se distinguait pas de son cousin québécois : tous deux étaient canadiens-français. Cette identification était d'autant plus aisée que la grande majorité des Franco-Ontariens étaient originaires du Québec. Mais leur prise de conscience identitaire a amené les Québécois à s'identifier comme Québécois et le Franco-Ontarien s'est retrouvé sans identité, sans appartenance culturelle. Selon Pierre Savard, la rupture remonte aux États généraux du Canada français de 1967 : « La nouvelle vague des nationalistes québécois affirme résolument que le salut du Québec ne peut s'accomplir en même temps que le sauvetage des francophones hors Québec ». La nécessité pour les Franco-Ontariens de se définir à partir d'une réalité qui leur fût propre s'est fait particulièrement sentir dans le Nord de l'Ontario. C'est dans le but d'exprimer cette réalité que les Sudburois se sont mobilisés et ont créé, outre la coopérative, le Théâtre du Nouvel Ontario, et les éditions Prise de Parole, qui publièrent en 1973 un premier recueil de poésie, *Lignes-Signes*, « sorte de manifeste aussi, qui n'était pas sans rappeler certaine volonté fondatrice de la littérature canadienne du siècle précédent », écrira René Dionne¹.

La nouvelle conscience identitaire qui animait les jeunes Franco-Ontariens se butait à des difficultés importantes : la dispersion géographique, qui fait que les Franco-Ontariens du Nord se distinguent des Franco-Ontariens du Sud et de ceux de l'Est ; l'existence d'au moins deux francophonies à l'intérieur de l'Ontario, l'une comprenant les autochtones ou Franco-Ontariens

de souche (que l'écrivain Hédi Bouraoui appelle de la « souchitude »), l'autre composée d'écrivains originaires d'ailleurs, des autres provinces canadiennes ou de l'étranger, que Hédi Bouraoui nomme de « l'originalité » ; l'absence enfin d'un projet commun, de valeurs communes à la fin des années 60. Lorsqu'on considère ces obstacles, auxquels se heurtait et se heurte toujours l'institution littéraire franco-ontarienne, il est étonnant qu'elle ait pu voir le jour et s'épanouir.

Spécifique, cette littérature ?

Le désir de fonder une littérature ne la fait pas exister, il lui faut l'essentiel : des œuvres ! Qu'est-ce qui fait par ailleurs que l'on puisse qualifier une œuvre de franco-ontarienne ? Le définir ne s'est pas fait sans heurts ni dissensions. Pour certains — bien peu nombreux — une œuvre n'est franco-ontarienne que si son auteur est né en Ontario et qu'il écrit en français. Cette définition, beaucoup trop étroite, ne permet pas de rendre compte de la richesse de la production littéraire en français en Ontario, puisque nombreuses sont les œuvres écrites par des écrivains récemment arrivés en Ontario. La plupart des critiques — dont Yolande Grisé, Paul Gay, René Dionne, Jacques Flamand — acceptent donc une définition beaucoup plus large. On considère que les œuvres dont les auteurs sont nés en Ontario, vivent ou ont vécu en Ontario pendant qu'ils écrivaient ces œuvres appartiennent à la littérature franco-ontarienne. Hédi Bouraoui précise : « Toute personne qui parle, écrit, et vit en français, en Ontario, paie ses impôts en Ontario, possède un passeport canadien de l'Ontario, qui est donc citoyen de cette province à part entière, doit être, par la définition de sa pratique linguistique et le vécu de son contexte culturel et social, 'franco-ontarien' ? » Si plusieurs, comme Paul Gay, ajoutent à cette liste « les textes qui traduisent quelque aspect de la réalité franco-ontarienne, de quelque auteur qu'ils soient, même si celui-ci n'est pas né ou encore n'a pas vécu en Ontario³ », certains auront des



Hédi Bouraoui



Benjamin Sulte

définir ce qu'il entend par littérature franco-ontarienne avant même d'en parler.

Les étapes du parcours

Si la conscience d'une identité franco-ontarienne n'apparaît qu'au cours des années 70, il ne faut pas oublier, néanmoins, que les francophones habitent depuis les débuts de la colonie française le territoire maintenant connu sous le nom d'Ontario, et que certains d'entre eux ont écrit. Le critique René Dionne, spécialiste de la littérature franco-ontarienne, divise l'histoire de la littérature franco-ontarienne en sept périodes. La première, les origines françaises (1610-1760), et la deuxième, les origines franco-ontariennes (1760-1865), regroupent des auteurs presque exclusivement français, dont Champlain et Lahontan, qui font la relation de leurs voyages en Ontario. Ceux qui écrivent entre 1865 et 1972 sont le plus souvent des Québécois venus travailler en Ontario comme fonctionnaires ou professeurs. La période dite *des fonctionnaires* s'étend de 1865 à 1910. Elle marque l'arrivée des *grands* genres littéraires (la poésie, le roman, le théâtre) sur la scène littéraire franco-ontarienne. La poésie est d'abord représentée par Benjamin Sulte, Alfred Garneau et William Chapman ; mais elle sera le genre privilégié par les écrivains franco-ontariens jusqu'au début des années 90. Il y a également quelques romanciers, dont Joseph Marmette, Rodolphe Girard et Régis Roy, le premier écrivain franco-ontarien né en Ontario (à Ottawa). Régis Roy a écrit des romans historiques : *Le cadet de La Vérendrye* (1897), *Le manoir hanté* (1928), *La main de fer* (1931). Bien que ses comédies et ses recueils de monologues soient considérés comme meilleurs que ses romans, il n'a pas l'envergure des écrivains québécois de l'époque. Pendant les deux périodes suivantes, celle de 1910-1927 dans laquelle



Alfred Garneau

s'affirme l'identité collective et celle de 1928-1959 que caractérise le mouvement des tenants de la langue et de la culture, la poésie demeure le genre qui domine, grâce à Jules Tremblay d'abord, puis à de nouveaux venus, Pierre Trottier, Maurice Beaulieu, Guy Lafond. La sixième période, la littérature des universitaires (1960-1972), est elle aussi très féconde en poètes : Cécile Cloutier, Jean Ménard, Richard Casavant... Les romanciers sont plus nombreux : Gérard Bessette, Jean Éthier-Blais, Claire Martin, Adrien Thério... Leurs œuvres se distinguent peu de ce qui s'écrit au Québec. Plusieurs d'entre eux, Joseph Marmette, Rodolphe Girard, Gérard Bessette, sont d'ailleurs consacrés par la littérature québécoise à laquelle ils appartiennent d'emblée. Sont-ils également des auteurs franco-ontariens ?

L'abondance

Ce n'est qu'à partir du début des années 70 (septième période, la littérature contemporaine) qu'un nombre considérable de Franco-Ontariens de naissance se mettront à écrire : André Paiement, Patrice Desbiens, Jean Marc Dalpé, Michel Muir, Daniel Poliquin, Paul-François Sylvestre, Maurice Henrie... À partir de cette époque, on remarque aussi que les écrivains qui ne sont pas nés en Ontario mais qui ont choisi d'y vivre s'identifient comme Franco-Ontariens (dont Gabrielle Poulin, Jacques Flamand, Hédi Bouraoui).

Au début des années 70, les œuvres s'ancrent davantage dans la réalité franco-ontarienne. Les poètes de *Prise de Parole*, dont Jean Marc Dalpé, Patrice Desbiens et Robert Dickson, affirment l'identité franco-ontarienne. Les thèmes qu'ils exploitent le plus souvent sont ceux de l'aliénation et de la minorisation :

« Nous qui avons la terre d'icitte dans le ventre
la langue de l'autre toujours à l'oreille
et la nôtre sur une corde à linge entre
deux bières

« Nous qui avons été la chair à canon dans
leurs guerres

« sommes la sueur à piasses dans leurs
mines et leurs moulins à bois

« Nous qui sommes
de rivières, de lacs, de forêts

« Nous qui sommes
des terres à perte de vue
des rigodons à perdre haleine
des rires à perdre la tête
des amours à perdre le cœur

« Nous sommes les Nigger-Frogs de l'Ontario »

Gens d'ici, Jean Marc Dalpé, *Prise de Parole*, 1981, p. 91.

Certains romanciers, tels Hélène Brodeur et Doric Germain, vont aussi chercher à situer leurs romans dans la vie franco-ontarienne. Les *Chroniques du Nouvel-Ontario* d'Hélène Brodeur, par exemple, relatent la vie quotidienne dans le Nord ontarien entre 1913 et 1968. Le théâtre devient lui aussi un moyen d'exprimer la réalité franco-ontarienne. Les pièces de Robert Bellefeuille, de



Joseph Marmette vers 1870

Jean Marc Dalpé, de Robert Marinier, de Brigitte Haentjens et d'André Paiement, qui fut la figure de proue de la littérature du moment, décrivent la société franco-ontarienne. *La parole et la loi*, création collective du théâtre La Corvée de Vanier, ressuscitant l'époque du Règlement XVII, témoigne de l'angoisse toujours présente des Franco-Ontariens face à l'avenir ; *Hawkesbury Blues*, de Brigitte Haentjens et Jean Marc Dalpé, raconte la fermeture des usines à Hawkesbury, alors que 1932. *La ville du nickel. Une histoire d'amour sur fond de mines*, des mêmes auteurs, peint la vie des mineurs de Sudbury tout en racontant une histoire d'amour.

Les mythes de l'aliénation, de l'oralité et de la *norditude* qui caractérisaient la littérature franco-ontarienne des années 70 et 80 sont beaucoup moins

présents dans les œuvres actuelles, selon François Paré⁴. Les thèmes changent et deviennent plus universels, en même temps qu'on remarque un déplacement des lieux géographiques. Confinée presque entièrement dans le nord de l'Ontario durant les années 70, la production littéraire franco-ontarienne s'étend à présent sur l'ensemble du territoire. La région d'Ottawa, en particulier, reprend la place prépondérante qu'elle occupait au XIX^e siècle. Des écrivains comme Andrée Christensen, Daniel Poliquin, Andrée Lacelle**, Roger Levac y sont particulièrement prolifiques. De plus, ils situent souvent l'action de leurs œuvres à Ottawa même, comme en témoignent les écrits récents de Daniel Poliquin : *Nouvelles de la capitale*, *Visions de Jude* et *L'écureuil noir* se déroulent presque entièrement dans le centre-ville d'Ottawa.

L'avenir

Revenons à la question de départ : la littérature franco-ontarienne existe-t-elle ? Il existe un nombre croissant d'œuvres, ce qui témoigne du dynamisme de la création franco-ontarienne, et les maisons d'édition sont de plus en plus nombreuses : Prise de Parole, Le Nordir, Le Vermillon, éditions David, Vents d'Ouest... Mais une littérature n'existe vraiment qu'à partir du moment où elle vit à travers la lecture. On note maintenant la présence d'une lecture critique, institutionnalisée en quelque sorte, de la littérature franco-ontarienne. Dans un premier temps, les travaux de René Dionne (*Propos sur la littérature franco-ontarienne*, entre autres) ont contribué à faire connaître, et lire les œuvres franco-ontariennes. Plus récemment, les essais de François Paré, *Les littératures de l'exiguïté* (Prix du gouverneur général, Le signet d'or, 1993) et *Théories de la fragilité* ont renouvelé à la fois le discours sur la littérature franco-ontarienne et l'intérêt qu'on lui porte. Par ailleurs, les nombreux prix

littéraires remportés par des œuvres franco-ontariennes (Prix du gouverneur général : Jean Marc Dalpé***, *Le Chien*, Michel Ouellette, *French Town* ; Le Signet d'or : Daniel Poliquin, *L'écureuil noir*), en témoignant de leur valeur artistique, les font connaître non seulement à l'intérieur de l'Ontario mais aussi à l'extérieur. **NS**



Pierre Trottier

* CANO était « une commune au strict sens contre-culturel ; un partage en amitié, une communion en situation de présence réciproque, qui rendit, et seule pouvait rendre possibles, la ou les créations qui suivraient. » (Fernand Dorais, « Le Nouvel-Ontario... tel que j'imagine l'avoir vécu de 1969 à 1989 ! », *Témoins d'errances en Ontario français*, Le Nordir, 1990, p. 76.)

** Andrée Lacelle vient de remporter Le Prix Trillium et le Prix de poésie de l'Alliance française d'Ottawa-Hull ; elle était aussi parmi les finalistes pour le Prix du Gouverneur général 1995, dans la catégorie poésie.

*** Jean Marc Dalpé était parmi les finalistes des Prix du Gouverneur général 1995, catégorie théâtre, pour sa pièce *Lucky Lady* (Boréal).



Andrée Christensen

photo : Prise de Parole

1. « La littérature franco-ontarienne : esquisse historique (1610-1987) », par René Dionne, *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, « Ontario Historical Studies Series », 1993, p. 342.
2. « Littérature franco-ontarienne en 1988 », par Hédi Bouraoui, *Atmosphères*, n° 2, 1989, Le Nordir, p. 35.
3. *La vitalité littéraire de l'Ontario français*, par Paul Gay, Vermillon, 1986, p. 15.
4. *Théories de la fragilité*, par François Paré, Le Nordir, 1994.